



5ème journée de la théologie par les pieds – 22 novembre 2025 à Erpent

L'ambivalence des institutions.– Marcher sur des chemins non tracés

Transcription par l'équipe de la TPLP des deux interventions de
Jean-Michel Longneaux, philosophe, professeur à l'UNamur.

Partie 1- Les deux faces de toute institution : côté instituant et côté institué

Le premier exposé que je voudrais vous soumettre, pour essayer d'introduire le sujet de « L'ambivalence des institutions », c'est d'abord d'essayer de comprendre de quoi on parle quand on parle d'institution.

On va essayer d'abord de préciser un peu les choses, pour voir, éventuellement, si on doit agir, avec quoi on joue, quelles sont les règles du jeu, pour ne pas faire n'importe quoi et dépenser de l'énergie en vain.

Quand on essaye de comprendre ce qu'est une institution, que ce soit l'Église ou que ce soit autre chose, une institution quelle qu'elle soit, la réflexion est générale. Elle se veut universelle, c'est-à-dire pertinente pour toute forme d'institution que les humains sont capables de créer. C'est vrai que, manifestement en tout cas, toute institution est toujours la tentative d'organiser une contradiction.

Rien qu'en disant ça, vous pouvez anticiper que, par conséquent, ça va mal se passer, parce qu'une contradiction, on ne peut pas la dissoudre, on ne peut pas la résoudre, elle reste une contradiction quoi qu'il en soit.

Alors, quelle est la contradiction qu'on retrouverait dans toutes les institutions, apparemment aucune ne faisant exception ?

Je vais utiliser ici le vocabulaire d'un auteur que vous connaissez peut-être, qui s'appelle Castoriadis.

Castoriadis est un penseur, philosophe politique du XXe siècle qui a influencé pas mal de personnes, qui a campé le décor, donné des mots surtout pour penser les choses. Et voici ce qu'il dit : dans toute institution, vous avez toujours un côté **instituant** et un côté **institué**.

Et la contradiction c'est justement entre ces deux termes-là, enfin entre les deux réalités que recouvrent ces termes-là.

Donc, il n'y a pas d'institution sans un instituant. Il y a un côté instituant et il n'y a pas d'institution sans un côté institué.

Alors le **côté instituant** c'est quoi ? Qu'est-ce qu'on essaye de désigner par ce mot-là ?

Ce que l'on désigne principalement, c'est ceci, c'est que, pour constituer une institution, il faut d'abord qu'il y ait un projet, une volonté. Il faut qu'il y ait, pour le dire autrement, un besoin, un besoin par rapport à ce que vous voulez, un problème du monde, un problème humain, et donc l'envie de résoudre ce problème-là.

Et selon le type de problème qu'on veut résoudre, peut-être que ça va passer par la constitution d'une institution qui sera la réponse à notre problème.

Mais donc vous avez d'abord ce côté qui est l'impulsion, la volonté de résoudre une difficulté, et le projet qu'on va donc essayer de formaliser, de rêver peut-être au départ, une utopie. Donc c'est l'intention, si vous voulez. On pourrait dire dans un langage peut-être plus religieux, c'est le souffle, ce qui inspire les gens, ce qui les pousse à essayer de s'organiser à travers la constitution d'une institution.

De l'autre côté, vous avez ce qu'on appelle **l'institué**.

Toute institution qui existe pour du vrai va donc être la réponse à la volonté de départ, au désir de départ, au problème à résoudre, à ce qui inspire les gens qui veulent créer cette institution. L'institué va être la réponse concrète, et qui a tendance à s'inscrire dans la réalité, une réponse qui va être figée dans la matière. On s'organise comme ça et pas autrement. Et si vous faites autrement, ce sera une autre institution.

Cette institution-là va essayer de résoudre son problème, l'inspiration du départ, à travers cette solution-ci bien précise, bien particulière, à la différence de toutes les autres qui pourraient exister.

Donc vous avez une tension entre deux pôles.

Maintenant, je vais vous le dire avec les mots de Hegel que Castoriadis utilise.

Hegel, qui est un autre philosophe, dit qu'une institution, c'est une synthèse, un résultat. Et le résultat de deux aspects qui sont contradictoires.

Ils sont contradictoires parce que d'un côté, l'instituant, c'est le désir subjectif personnel que j'ai de répondre à une question qui m'habite. C'est un pôle subjectif, si vous voulez. C'est chaque individu qui veut essayer de trouver une réponse à quelque chose qui le travaille, lui, personnellement.

L'institué, ce n'est pas du subjectif. C'est tout l'inverse. C'est de l'objectif. C'est cette manière de faire, ces règles-là, ces procédures-là, bref, une façon singulière.

Je vais encore vous le dire autrement pour que vous voyez l'opposition.

Quand on est dans l'inspiration, quand on veut résoudre un problème, quand on est dans le pôle instituant, côté subjectif, - et si vous allez vers le religieux, c'est d'autant plus vrai, évidemment-, c'est tout simplement que ce qui nous inspire est de l'ordre de l'absolu.

Et le drame, c'est quoi, si je puis dire ? C'est qu'une fois que vous essayez de concrétiser cette solution qui se présente comme La solution à votre problème, vous n'avez plus qu'une solution particulière.

Donc entre le désir absolu de trouver réponse à son problème, La solution, et ce qu'on arrive à créer dans le monde, concrètement, il y a un fossé. La manière de répondre à ma question, qui est donc ouverte, ce ne sera jamais qu'une façon singulière de le faire.

D'où par exemple, - ça permet de comprendre plein de choses et de dédramatiser plein de difficultés -, c'est ce qui explique qu'il y a plusieurs religions.

Hegel donne l'exemple suivant qui pourrait nous concerner ici davantage, si on veut essayer de comprendre ce paradoxe, c'est l'exemple de la religion.

Et donc il pose la question : pourquoi la religion est un échec ? - Donc par définition, ça veut dire qu'il ne faut pas se battre contre ça, il faut accepter que ce soit le cas.- La religion est un échec tout simplement parce que l'expérience religieuse est, pour chacun d'entre nous, la tentative de vivre.

Donc, pour cette fameuse contradiction que je suis en train de vous raconter pour les institutions, vous retrouvez le même problème au niveau de l'expérience de la foi : c'est qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'absolu qui m'habite et qu'il est bien difficile de nommer. Mais, il y a quelque chose là, une aspiration, si vous voulez. Et quelle que soit la façon que j'aurai d'essayer de la vivre, ce ne sera jamais que d'une façon singulière.

Vous retrouvez ça chez Saint-Thomas d'Aquin. Il y a plein d'auteurs qui jouent avec ça.

C'est-à-dire qu'il n'y a aucune manière singulière, particulière, donc limitée, il n'y a aucune manière singulière de répondre à une aspiration qui, elle, est absolue.

Il y en a peut-être qui sont meilleures que d'autres dans le paquet, de toutes les solutions possibles, on ne le nie pas, et même la meilleure que vous pourriez trouver, pour essayer de vivre votre foi à travers des textes, à travers des prières, à travers des dogmes, à travers des vérités, à travers tout ce que vous voulez, des formes concrètes..., toutes ces formes concrètes que vous allez vous donner pour essayer d'exprimer cette foi qui vous habite, ce ne sont que des manières particulières.

Et donc on pourra dire : oui, mais c'est quand même ça qui me correspond le mieux. Mais cela qui vous correspond le mieux, cette manière singulière de faire, il faut quand même bien reconnaître qu'elle n'est pas à la hauteur de l'absolu qu'on essaye d'y exprimer.

Ce ne sont jamais que ces mots-là, ce ne sont jamais que ces rites-là, ce ne sont jamais que ces manières de faire qui s'éloignent de ce que d'autres chrétiens, par exemple, ont pu faire dans le passé. Et peut-être que demain, ce sera autre chose. Et qui, évidemment, diffère d'autres religions qui tentent aussi de le dire avec leurs moyens. Mais des moyens qui sont évidemment limités aussi.

Il y a là quelque chose... si vous vous placez au niveau de ce qui nous réunit aujourd'hui, donc les institutions, il y a là un paradoxe, qui est lié à la condition humaine ou à la réalité dans laquelle nous vivons.

Et donc, vous comprenez, l'erreur à commettre, - et dans l'introduction, ça a été dit d'une certaine façon -, l'erreur à ne surtout pas commettre, ce serait de croire qu'il y aurait moyen sur terre de créer une institution qui serait la réponse définitive à la hauteur des ambitions ou à la hauteur des questions que l'on veut essayer de satisfaire. Il y aura toujours un goût de trop peu, un décalage.

Alors, on peut vous dire éventuellement que c'est presque génial que ça soit ainsi, parce que s'il y a un goût de trop peu, ça veut dire que ça laisse à désirer, dans les deux sens du terme. Donc ça laisse à désirer, ça c'est l'expression, ça a un goût de trop peu. Oui, c'est ça, mais enfin, est-ce qu'on est sûr d'avoir raison ? Est-ce qu'on est sûr que c'est comme ça qu'il faut faire ? Voilà, c'est ma manière de faire.

Donc, un décalage, l'impression que peut-être il y a d'autres choses possibles. Un goût de trop peu. Et en même temps, puisqu'il y a ce décalage, vous diraient les psychanalystes, si vous reprenez leur langage, voilà que du coup, ça nous condamne à désirer. C'est-à-dire à rester vivants et à vouloir toujours autre chose, à chercher, à ne jamais se figer. Les deux défauts, alors du coup, ce que je vous raconte permet de comprendre les deux travers dans lesquels on pourrait tomber. Ce serait d'isoler soit l'instituant, soit l'institué. Et de se couper de l'autre terme.

Les gens qui ne seraient que dans ce qu'on appelle ici l'instituant, ce sont des gens qui seraient donc motivés par une foi vivante qui tend vers l'absolu et qui se refusent à toute manière de trouver une façon de se vivre. Vous comprenez bien, ça correspond à quoi ? Ce n'est pas possible, parce que quand on est habité par une pensée, par une foi, par tout ce que vous voulez, on

essaye de l'exprimer. Donc, dire : je suis animé par quelque chose, mais je reste muet pour ne pas salir, pour ne pas rétrécir ce qui m'anime, c'est vous confronter au vide. On a besoin de plus.

Les gens qui disent par conséquent : moi, les institutions, j'en veux pas, foutez-moi la paix avec ça, ça tue la foi, ça tue ce qui nous inspire, on peut comprendre qu'ils le disent en raison de la contradiction. Mais du coup, si leur conclusion, c'est de dire : je rejette toute forme d'expression de ce qui m'anime pour ne pas le rétrécir, du coup, vous êtes dans le vide. Vous ne savez rien vivre. Alors, vous faites quoi pour vivre ça ? Rien, justement. Donc, on voit bien qu'il y a un idéal parfois qui est revendiqué : mort aux institutions, tout ça, c'est des trucs de pouvoir, on ne veut pas ces trucs-là.

Mais tout cela vous laisse démunis !

Et donc, il n'y a rien à faire. Ça veut dire que ce que vont faire ces gens-là, parfois, dans toute une série de contextes, c'est rebricoler leur petite manière à eux d'exprimer la foi. Ils vont refaire l'institution à leur manière, mais en refusant l'autre problème qui est plus visible, lui, parce qu'en général, ça isole ceux qui refusent toute forme d'institution et qui disent : je ne participe plus à rien, je ne rentre pas dans un groupe, je ne rentre pas dans un mode de pensée, je refuse les rites, je refuse tout.

C'est des gens qui s'isolent petit à petit. Il n'y a pas grand-chose à en dire, malheureusement.

Ce qui est plus visible à nos yeux, - et on peut évidemment le constater dans toute une série de secteurs -, c'est qu'on pourrait maintenant constater des institutions, qui pour échapper à la tension qui les anime, parce que cette impression que ça laisse toujours à désirer est insupportable, - on a envie de se reposer, de trouver quand même la bonne solution -, eh bien, ça va être de fuir le côté instituant.

Je ne vais plus me replier que dans les rites, les dogmes, les choses qu'il faut faire. C'est comme ça, c'est pas autrement. Il n'y a plus de question.

Et je vais, contre la réalité, affirmer que ça, c'est la vraie visibilité, c'est la vraie réponse à cette question abyssale qui est donc celle de l'absolu.

Et donc, on vous dira dans le vocabulaire que nous avons aujourd'hui, c'est la pensée dogmatique, si vous voulez, qui se fige. J'ai trouvé la manière de dire, ce ne sera plus que comme ça. Et tous ceux qui voudraient faire autrement, ce sont des hérétiques. C'est tout ce que vous voulez, mais ça ne va pas. Il n'y a qu'une manière de faire et c'est celle que j'ai adoptée, moi.

Et donc, c'est une pensée morte. Dans l'expérience religieuse, on dira que c'est une foi morte. Elle s'est fossilisée.

Alors, remarquez bien que si elle ne peut vivre que comme ça, c'est mieux que rien. Parce que l'alternative, évidemment ça ne va pas, de retomber dans un vide où il n'y a plus moyen d'exprimer rien du tout. Mais n'empêche que c'est quand même un problème et c'est quand même une foi morte.

Si vous jouez avec les deux, si vous comprenez qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, - une institution, c'est toujours une volonté de répondre à un problème et une réponse qu'on espère la meilleure possible, mais qui ne s'emboîte pas bien -, donc, ça veut dire que si vous voulez rester dans quelque chose qui est vivant par conséquent et qui subsiste, c'est une institution qui est condamnée à disparaître.

Si je reprends le vocabulaire d'Olivier Hamant, - il est médiatisé aujourd'hui, il a une manière de nommer les choses qui est assez originale -, on dira une institution robuste. Et il dira donc, si vous voulez, en termes d'institution, si vous voulez une institution qui puisse traverser le temps une

institution qui, dans son vocabulaire à lui, serait une institution performante, c'est-à-dire celle qui prétend qu'elle a trouvé la solution, c'est une institution qui condamnée à disparaître. Pourquoi condamnée à disparaître ? Parce qu'elle est figée ; la vie continue et à un moment donné, elle sera complètement décalée par rapport à ce que la vie des humains est devenue.

Donc, la seule condition pour qu'une institution survive, ce que l'Église a plus ou moins bien fait jusqu'à présent apparemment, même s'il y a des hauts, des bas, mais enfin, manifestement, ça continue à vivre quelque part, c'est d'en rester vivante. Et rester vivante, c'est en supportant et en essayant d'organiser, de jouer avec ça.

Donc, en supportant le fait qu'on essaye de proposer des réponses, des manières de faire, mais tout en sachant, et ce n'est pas une objection, tout en sachant que ce n'est peut-être pas la seule manière de vivre la foi.

Et donc, dans le vocabulaire d'Olivier Hamant, ce sera faire preuve de robustesse, parce qu'on préserve l'instituant dans des modes d'expression que l'on est prêt à changer éventuellement, si le monde a changé.

C'est-à-dire qu'on s'adapte en fonction des nouvelles générations, des nouveaux enjeux, etc. Et on essaye de voir comment ce qui nous inspire peut trouver des modes d'expression dans un monde qui n'est plus le même qu'autrefois. C'est ce petit jeu-là, le propre d'une institution !

Vous voyez, il y a donc de faux combats. Le faux combat, c'est de se battre pour trouver la solution qui va résoudre tous les problèmes. L'institution parfaite et toutes les autres seraient des hérésies, par exemple.

Donc, on doit les exclure, les combattre, etc. Donc, ça, ce sont des faux combats. Pour le dire autrement, dans le langage ordinaire, on va dire que ça, c'est des jeux de pouvoir.

Si la foi, ça devient un enjeu de pouvoir, quelle est l'Église ou quelle est la croyance qui a le plus de croyants, etc. ? Et on va comptabiliser, etc. Si c'est ça, l'Église, c'est complètement à côté de ce qui nous inspire et de ce qui nous anime quand on parle de foi, il me semble.

Donc, ce n'est pas un enjeu de pouvoir. C'est comment la foi qui nous anime peut trouver à s'exprimer de la façon la plus adéquate, sans dénaturer ce qui nous inspire. Et donc, c'est bien dans le mouvement, dans la correction.

On peut, par exemple, imaginer l'histoire du célibat qui est un débat dans l'Église : on peut comprendre que la question se soit posée à un moment donné et a été une façon d'exprimer la foi pour les religieux. Mais on ne peut pas exclure, a priori, qu'un jour on se dise, ce n'est plus comme ça. L'enjeu de l'époque qui justifiait ce genre de choses n'est plus l'enjeu d'aujourd'hui.

Et donc, ce n'est plus que se fossiliser, que de s'accrocher à ce genre d'exigences qui, on le voit bien, fait fuir toute une série de personnes et met en échec toute une série de personnes. Donc, peut-être que ce ne serait pas une hérésie que d'imaginer que ce genre de sujet, qui est toujours difficile dans l'Église, puisse un jour être interrogé.

Je vous donne un autre exemple. Dans un contexte particulier, celui quand vous relisez l'histoire, moi je ne suis pas spécialiste de ça, mais quand on relit l'histoire de l'Église, le fait qu'effectivement, les femmes aient eu un rôle secondaire dans l'Église : on peut le comprendre, étant donné ce que fut le monde à un moment donné, l'Occident, etc. C'était logique.

Ça ne veut pas dire que c'était bien, mais on peut comprendre que c'est comme ça qu'on s'organise et que c'était dans l'ère du temps, c'était normal et qu'il y a même très peu de femmes finalement qui se protestaient contre cette affaire-là. Parce que tout le monde était formaté comme ça et chacun à sa place.

Mais aujourd'hui, le monde a changé. Est-ce que vous êtes sûr à 100 % ? C'est peut-être trop tôt, c'est peut-être pas le moment, peu importe. Ici, on ne va pas refaire le débat, mais dans une institution vivante, dans un monde qui change, peut-être qu'un jour, on pourra admettre, regardez, pour rêver ici, sans que ça ne dénature la foi qui nous anime, qu'un pape soit une femme. Où serait la contradiction ? Il n'y a pas de contradiction.

Ce n'est qu'une question de phasage avec son temps. Donc, il y a des choses ainsi. Je vous donne ces exemples-là parce qu'ils sont médiatisés.

Qu'est-ce qu'il y a sur des questions comme celles-là qui sont des questions institutionnelles, d'institution, est-ce qu'il y a des tabous ?

Par définition, on ne peut pas y toucher. Si vous partez du principe que par définition, on ne peut pas y toucher parce que l'Église doit rester l'Église et qu'elle ne peut rester l'Église qu'en étant fidèle à... Vous la fossilisez, vous êtes dans l'institué. Et du coup, vous perdez le souffle, l'inspiration, ce qui est en jeu.

Est-ce que ça veut dire qu'on doit faire n'importe quoi ? Non, parce que là, vous ne serez que dans l'instituant et il n'y a plus de manière de pouvoir partager ensemble l'expérience de la foi. Et donc là, ce serait chacun pour soi, dans le silence. Enfin bon, ça n'irait pas non plus.

Quelle forme instituée peut-on constamment remettre en place qui soit la façon la plus adéquate, la plus vivante, d'exprimer ce qui nous anime, tout en sachant que ce que l'on va mettre en place, si on accepte de changer des choses, - supposer que ça puisse se faire d'une façon ou d'une autre - ? Eh bien, ce ne sera jamais la solution définitive.

Donc, même si à un moment donné, on pourrait croire qu'il faut qu'une femme soit pape un jour, il est possible que dans deux siècles, trois siècles, ce ne sera plus vrai.

Mais aujourd'hui, peut-être que c'est une question qui est pertinente. Étant donné ce que sont devenus les gens, en tout cas en Occident, parce qu'il n'y a pas que des chrétiens en Occident, évidemment, mais en Occident, la question devient une question pertinente.

Donc, il n'y a pas de tabou. Le tout, c'est de voir quelle est la forme instituée qui est la plus adéquate à la dimension instituante. Et toute institution est historique, par définition, parce que, par nature, elle n'est rien d'autre que la tentative de rester vivante en essayant de concilier toujours les deux dimensions qui sont irréconciliables.

Voilà. Et vous voyez bien, ce qui est vrai au niveau institution, ce paradoxe, cette tension qui est propre à toutes les institutions, c'est ce qui est vrai aussi au niveau individuel. Je vous le disais avec Hegel, au niveau de la foi.

Donc, qu'est-ce que l'expérience religieuse ? C'est l'expérience d'un absolu, -enfin, c'est comme ça qu'il le dit-, c'est l'expérience d'un absolu en nous, mais qui ne peut s'exprimer que dans un langage fini. Nous l'expérimentons au niveau de l'individu que nous sommes. Et c'est d'autant plus vrai au niveau des institutions humaines, bien évidemment.

Alors, pour terminer ce premier point, parce que je suis bavard et que je dois me contenir, je voudrais juste terminer... Vous avez compris le dilemme dans lequel on est. C'est finalement assez simple. Mais dans la vie de tous les jours, c'est insupportable. C'est un problème.

Pour illustrer ce propos-là, je voudrais juste vous rappeler quelque chose que vous avez peut-être lu et qui est dans les frères Karamazov-Dostoïevski.

Je ne sais pas si vous avez lu ça. Vous avez un passage qui porte le titre « L'Inquisiteur ». Il y a là un récit qui est vraiment étonnant. Et une manière de le lire, - on peut l'interpréter de mille façons, ce texte-là -, c'est précisément qu'il met en lumière cette tension dans laquelle on est.

Pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire, voilà ce que raconte Dostoïevsky dans ce passage. Nous sommes au moment de l'Inquisition, on imagine fin Moyen-Âge, probablement, et voilà que le Christ est revenu.

Alors, c'est un bonhomme qui se balade, mais tout qui le voit sait que c'est le Christ. Pas de doute possible. En voilà une dizaine qui le suivent, puis en voilà une centaine qui le suivent. Et puis, au fur et à mesure qu'il avance, c'est une foule qui le suit.

L'inquisiteur apprend ça. Il est inquiet. C'est quoi ce truc-là ?

Et du coup, ce qu'il fait, c'est qu'il fait arrêter le Christ. Il le met en prison. Et puis, une fois qu'il est en prison, il va le voir.

Et alors, vous avez là un long monologue. Dans l'histoire, on est presque frustré parce que le Christ ne dira jamais rien. C'est l'inquisiteur qui cause.

Et il parle et il parle et il parle. Et qu'est-ce qu'il raconte ? Il lui dit ceci : mais qu'est-ce que tu es venu foutre ici, toi ?

Donc, il reconnaît que c'est le Christ, lui aussi, comme la foule, il n'y a pas de doute possible, mais il n'est pas content. « Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? Tu vas encore foutre le bordel. ». Ce n'est pas écrit comme ça, mais c'est ça l'idée ! « Tu viens encore semer la zizanie ici. »

Et alors, pour faire comprendre pourquoi il dit ça, donc voilà qu'il fait allusion à un passage que vous avez chez Matthieu et Luc : c'est la fameuse traversée du désert. Et alors, il lui rappelle cette histoire-là : quand tu as été 40 jours dans le désert, 40 jours de jeûne ! On imagine évidemment que ça laisse des traces. L'épuisement, etc. Et voilà que le démon arrive.

Et qu'est-ce qui s'est passé ? Il veut rafraîchir la mémoire du Christ. Et il lui rappelle, qu'est-ce qu'il t'a demandé ? Tu étais affamé, là. Et il t'a dit : transforme les pierres en pain. Et toi, qu'est-ce que tu as répondu, petit malin ? Tu as dit, on ne se nourrit pas que de pain. Bon, deuxième chose.

Après, il a dit : hop, on va au temple. Et du haut du temple, jette-toi. Et si tu es qui tu dis être, ton Seigneur Dieu te sauvera. Réponse du Christ : on ne défie pas le Seigneur Dieu.

Et puis, troisième chose que vous connaissez aussi, c'est : prosterne-toi devant moi, et je te donnerai tous les signes de pouvoir et tu règneras sur l'univers entier. Et tu as répondu, évidemment, quoi ? Tu as répondu : je ne sers qu'un seul Dieu.

Et voilà l'interprétation que propose l'inquisiteur, c'est-à-dire Dostoïevski : en fait, ce que tu as fait, et c'est pour ça que tu sèmes la zizanie, c'est que tu as voulu que, si on devait croire en toi, ce serait sans aucune raison, donc librement.

Donc si, effectivement, on est capable de faire un miracle comme de transformer des pierres en pain, n'importe qui qui voit quelqu'un faire un truc pareil, comment voulez-vous ne pas croire en lui ? Donc là, vous ne seriez plus libre, vous seriez convaincu par un argument massue, évidemment.

C'est pour ça, évidemment, que dans cette histoire avec Satan, il refuse de le faire. Du coup, on se dit : il n'est même pas capable de le faire. Et vous voudriez qu'on croit en lui ?

Et puis quand c'est le deuxième truc, donc se jeter du haut du temple, c'est la même chose. Si, effectivement, il était sauvé à la dernière seconde, on serait devant un miracle de nouveau. Et alors là, on aurait de nouveau une bonne raison de se dire, là, on ne peut plus nier.

Et maintenant, il faut bien qu'on y croit, bien sûr. Et s'il refuse les signes du pouvoir, s'il se présente comme quelqu'un d'humble, etc., il n'a rien qui évoque le fait qu'on puisse lui faire confiance.

Donc, dans tout ce petit jeu avec Satan, donc ce que Dostoïevski voit, ou en tout cas l'inquisiteur, c'est que : quand tu as vécu, donc s'adressant au Christ, quand tu as traversé ton désert, tu as refusé tout ce qui aurait pu nous convaincre qu'il fallait te suivre. Et si tu as fait quelque chose comme ça, c'est simplement parce que tu veux être le dieu de gens libres, c'est-à-dire de personnes qui croient sans que rien ne les pousse à croire en toi. Ils choisissent de te croire.

Alors, l'inquisiteur continue. Il n'a pas fini. Il dit : mais enfin, - et c'est pour ça que tu es insupportable - est-ce que tu te rends compte que les humains sont incapables de porter le poids de cette liberté ? Tu rêves ta vie, mon gaillard.

Tu crois que les hommes sont capables de pouvoir être libres ? La liberté les angoisse.

Alors, là, il parle de l'Église : nous, nous avons compris ça. Nous savons que les hommes, la première chose qu'ils demandent à faire, c'est de se libérer du fardeau de la liberté. Alors, qu'est-ce qu'on a fait, nous ? Eh bien, on a fait tout l'inverse. On a donné du pain aux gens. Et en les nourrissant... (alors, en fait, c'est un peu plus compliqué dans le texte, mais enfin, c'est ça l'idée), évidemment qu'on ne crache pas dans la main qui nourrit, ils nous ont suivis !

Remarquez, petit nota bene au passage, quand je suis allé donner cours au Liban pendant, quelques fois, j'ai appris un peu ce qu'était le Hezbollah. Une des manières pour le Hezbollah de prendre pouvoir dans la région, c'est en faisant deux choses : c'est en nourrissant les gens et en ouvrant des écoles.

Donc, de fait, quand vous lisez Dostoïevski, vous vous dites, il y a des gens qui l'ont compris et qui continuent à jouer ce jeu-là. C'est une façon, évidemment, de rallier les gens à soi.

Donc, nous, nous avons compris, dit-il, et donc on a nourri les gens. Et c'est pour ça qu'ils viennent chez nous, parce qu'ils n'ont plus envie de devoir se battre.

Voilà, ils veulent trouver une solution à leurs problèmes et nous, nous sommes la solution. Et le prix, évidemment, c'est de renoncer à sa liberté, pour le coup. Je vous suis puisque vous me nourrissez.

Deuxième chose, les gens recherchent des miracles. Tu as refusé, donc en tombant du haut du temple, tu as refusé de le faire parce que tu veux qu'on croit en toi sans raison.

Mais les gens ne sont pas prêts à un truc pareil !

Alors du coup, nous, qu'est-ce qu'on a fait ? On a inventé la théologie. Et donc on a inventé des discours philosophiques ou à connotation philosophique. On rationalise, on raisonne, etc. pour essayer de montrer, par exemple, sous la forme des démonstrations de l'existence de Dieu, qu'on a bien raison effectivement de croire que Dieu existe. Et une fois que les gens ont des raisons, ça va, on est rassurés. Parce qu'ils cherchent à être rassurés, ils cherchent à avoir des raisons pour croire.

Nous, on a compris ça. Une fois encore, le fardeau de la liberté, c'est intenable pour les gens. « Tu fous le bordel avec ton affaire, quoi ! », pour reprendre cette expression provoquante. Enfin, ceci dit, je m'autorise à le dire parce que, il y a quelques années, j'ai écouté le sermon d'un prêtre qui le faisait. Donc du coup, je me dis que je peux dire aussi le mot.

Troisième chose, tu as refusé les signes de pouvoir. Nous, évidemment, on a créé des églises, des lieux de prestige, des basiliques, etc.

C'est vrai que ça impressionne les gens et c'est vrai que ça leur donne des raisons de dire, là, on voit Dieu, dans l'or, les tableaux, les trucs et les machins.

Et donc, c'est vrai que du coup, ils croient d'autant plus, c'est-à-dire ils obéissent à ce que nous voulons qu'ils soient.

Alors, le Christ écoute tout ça et la seule chose que Dostoïevsky raconte, - c'est bizarre, à la fin, c'est vrai que c'est une fin qu'on peut interpréter comme on veut -, le Christ se lève, il donne un baiser à l'inquisiteur et l'inquisiteur est un peu surpris. Et puis, l'inquisiteur se reprend et il lui dit juste : dégage, et surtout ne reviens pas. Voilà, et le Christ s'en va.

Donc, c'est un drôle de texte, il faut aller le relire parce que c'est plus complexe que ce que je vous raconte.

Par rapport à notre sujet, pourquoi je vous raconte ça ? Pour illustrer le propos que je viens de tenir à travers une histoire. Tout simplement parce que c'est un texte, évidemment, qui met en scène, me semble-t-il, en tout cas, c'est une lecture possible, il met en scène le paradoxe dans lequel on est.

À la fois, on aspire, - ça c'est l'instituant -, à la liberté. Vous voyez, la liberté, c'est pas faire ce qu'on veut, comme on veut, mais à pouvoir être pleinement soi-même, à pouvoir effectivement avoir le courage de porter le poids de son existence. Et en même temps, il y a quelque chose en nous, - les institutions jouent avec ça, évidemment -, c'est l'institué.

Il y a quelque chose en nous qui veut pouvoir se reposer, arrêter d'être tout le temps en mouvement, de croire sans raison, de chercher désespérément une réponse dont on sait déjà à l'avance qu'on ne l'aura jamais. C'est insupportable, ça c'est l'instituant. Et donc, si on pouvait se reposer sur ces deux oreilles, dans de l'institué, - et on s'en fout de savoir ce que c'est -, mais une fois qu'on est dans l'institué, on n'a plus de questions à se poser, on a enfin, soi-disant, une réponse, ce serait tellement plus reposant.

L'être humain, l'expérience de la foi et le propre des institutions, c'est de jouer sur les deux tableaux. C'est une vérité.

Alors, regardez : deux axes, l'instituant, l'institué.

Il y a des gens qui vont jouer avec ceci en vous disant deux axes, ça vous donne ça, une croix à portée, vous voyez, l'horizontal, le vertical, l'instituant, l'institué, le fait que c'est jamais reposant, que c'est un fardeau, un fardeau parce que c'est fatigant et en même temps, c'est ce qui fait qu'on est vivant.

Vous voyez, voilà, donc il y a quelque chose là derrière qui est ce qu'il faut accepter, effectivement.

Mais donc, je précise parce que je ne voudrais pas qu'on comprenne mal ce que je raconte, accepter, ça ne veut pas dire se résigner, vous tomberiez dans l'institué si vous vous résigniez. Accepter, ça veut dire accepter de rester dans ce défi permanent, de trouver la forme la plus

juste de l'expression de ce qui nous anime. Et donc, ce n'est pas de la résignation, c'est du mouvement, du mouvement permanent par conséquent.

Donc, soit la foi, dans ce contexte-ci, la foi est vivante, soit il n'y a pas de foi, c'est-à-dire que c'est une foi morte et si elle est morte, il n'y en a plus, bien évidemment.

Donc, voilà pour ce premier moment, pour essayer de camper le décor, en tout cas de ce qu'est une institution et les enjeux d'ambivalence, effectivement, qu'on y retrouve.



L'ambivalence des institutions.– Marcher sur des chemins non tracés

Partie 2 Pourquoi les humains se donnent-ils des institutions ?

Comment fait-on pour constituer une institution ou une association ?

Le constat, si vous partez des choses évidentes, c'est qu'on va toujours, pour qu'une institution puisse devenir réalité concrète, on va toujours utiliser trois types de discours.

Donc il y a trois contraintes qui se traduisent par des discours et avec lesquelles il faut bien composer.

Le discours scientifique. Il faut qu'on ait une compréhension du monde, une compréhension de comment on doit organiser une institution, donc il y aura un discours rationnel, le plus rigoureux possible, qui permet de comprendre ce qu'on veut faire et comment on va le faire. Donc il faut qu'on ait des connaissances, pour le dire simplement.

Si je ne sais pas expliquer ce que je recherche à travers l'institution que je crée, je n'ai pas les mots pour le dire, je ne comprends pas ce que je suis en train de faire. Donc il faut que vous ayez une compréhension de la situation dans laquelle vous êtes, de ce que vous voulez faire, des objectifs, etc.

Il y a bien un discours qui ne sera pas forcément scientifique au sens strict, mais un discours rationnel en tout cas. Voilà, si c'est du délire, on va vous écouter poliment dans le meilleur des cas, mais après, on ne fera rien.

Alors il faut, - deuxième chose -, dans toute institution, c'est une évidence, il faut qu'on se donne les moyens maintenant de le faire.

Donc c'est la question des ressources. Vous devez par conséquent accepter, même si vous êtes critique par rapport à ça, mais il faut bien qu'on joue avec, **le discours économique**.

On ne crée pas quelque chose à partir de rien, donc il faut éventuellement aller jusqu'à voir des banques. C'est rentrer dans le jeu.

Quelles sont les ressources, où va-t-on les trouver, qui vont nous permettre de construire et d'assurer la pérennité de l'institution qu'on essaye, ou l'association, ou que sais-je d'autre, que l'on essaye de mettre en place ? Donc ça, il faut bien qu'on joue avec aussi, bien sûr.

Et puis vous avez un troisième discours, bien entendu, qui est qu'on ne fait pas n'importe quoi dans notre société. Il y a des règles, autres que les exigences et les contraintes économiques, c'est tout **l'appareil juridique**, donc les lois, donc les statuts qu'on va donner aux institutions qu'on va créer.

Il faut bien qu'on passe aussi par tout un processus de règles à respecter, qui permettent d'officialiser l'institution que l'on va créer. Et ce que je voulais vous montrer, en évoquant donc ces réalités-là, c'est que si vous voulez créer une institution et que vous n'êtes pas prêt à vous confronter à ces trois discours-là, ça restera un vœu pieux.

Il faut qu'on joue ce jeu-là !

Et c'est vrai dans toute culture, d'ailleurs, quelle qu'elle soit, même si ça va se présenter différemment, bien entendu.

Alors ce que je voulais vous montrer à ce sujet-là, et c'était la reprise du thème de l'ambivalence, c'est qu'autant ces trois discours sont des discours qui permettent à une institution d'exister, - c'est avec ça qu'il faut jouer -, autant, c'est assez évident me semble-t-il, ces trois discours peuvent tuer une institution. Ils sont ambigus, si vous voulez, ils ne sont pas que positifs, et c'est tout l'art de manier ces trois discours de façon à essayer de rester dans le positif et de ne pas subir les défauts, les contraintes que ces discours nous imposent, d'une façon ou d'une autre.

Là vous retrouvez une ambivalence, c'est quand même bizarre que pour essayer de faire vivre quelque chose, il faut qu'on utilise des moyens qui peuvent le détruire.

Et ça c'est le propre de la vie, de manière générale.

Donc pour vivre, je vous donne un exemple bête, mais c'est des drôles de choses qu'on constate, pour vivre, c'est vrai qu'il faut qu'on mange. Mais ce qui est vrai, c'est que ce que vous mangez, ça peut vous tuer dans certaines conditions.

Vous voyez, il y a la possibilité que ce qui est nécessaire pour vivre vous amène à votre propre destruction. Pour les individus c'est vrai, pour les institutions, les organismes que l'on essaye de faire vivre, les associations, etc., c'est vrai aussi.

Donc, on a besoin de ressources pour effectivement pouvoir, par exemple, organiser et faire vivre quelque chose, mais c'est parfois à ce niveau-là que la chute est préparée parce que les ressources vont manquer, les contraintes vont se multiplier. Et à un moment donné, ça va devenir impossible, à cause des lois que nous impose le système économique dans lequel nous vivons.

Dans les débats que vous pouvez avoir, ça me semblait intéressant dans la préparation de tout ceci, de voir maintenant, chacun à son échelle, comment faire vivre une institution concrètement ?

Comment on peut se battre sur ces trois plans ?

Le discours rationnel d'une représentation, comment j'explique la pertinence de l'institution à laquelle j'appartiens ?

Pour les ressources, comment on se débrouille dans un monde qui est de plus en plus compliqué ?

Voilà quels sont les moyens que nous avons, et donc il faut réfléchir à ça collectivement.

Et puis comment jouer avec la loi, est-ce qu'il y a des gens qui connaissent quand même les règles du jeu, pour qu'on ne fasse pas de bêtises et que ça ne se retourne pas contre nous ?

Et donc c'est se battre à ces trois niveaux-là en permanence. On peut rêver les institutions, mais malheureusement, il faut passer par là.

Une fois qu'on a compris les questions d'ambivalence, qui se retrouvent à plusieurs niveaux par conséquent, il y a quand même une question qui reste en suspens dans ce que je vous ai raconté, et il me semble quand même qu'il faut en dire un mot, c'est : **ça sert à quoi une institution ?**

On est parti du principe que, quand on veut créer une institution, il y a une ambivalence avec laquelle il faut jouer, mais on n'a pas dit à quoi ça sert.

Donc, si vous voulez, pour le dire autrement, dans le contexte ici dans lequel on réfléchit, pourquoi est-ce qu'il faudrait absolument une Eglise ? Et toutes les autres institutions, d'ailleurs ! Une fois qu'on est au clair sur ce à quoi sert une institution, ça peut vous donner un objectif à atteindre, ou ça peut vous éclairer sur ce qu'il faut essayer de sauver dans les combats pour faire vivre une institution.

Par rapport à l'église, je vais vous le dire comme ça : « ... écoutez, moi je suis né dans un milieu chrétien, dans une église, voilà, mes parents étaient chrétiens, donc je suis devenu chrétien moi-même, et je suis pris là-dedans ». Si c'est ça qui vous motive, ça n'a aucune valeur.

Donc Rousseau aura toujours raison !

C'est un truc qui m'a perturbé quand je l'ai lu, mais il disait : « Ecoutez, pourquoi je suis chrétien ? Parce que je suis né en terre chrétienne ». Après, je crois que c'est dans « Le discours du vicaire savoyard » qu'on retrouve ça, il dit : « Je serais né en Turquie, je serais musulman pour le même prix ! ».

Si c'est juste vous battre pour faire vivre un truc parce que je suis tombé dedans, mais que je ne comprends pas à quoi ça sert, c'est juste le hasard de ma naissance, vous vous battez pour quoi ? Pour rien du tout, pour le hasard. Vous vous battez pour autre chose si vous étiez né ailleurs. Donc, il y a quand même cette réflexion-là : mais pourquoi il faudrait se battre pour une institution ? Ce n'est pas parce que je suis né dedans qu'il faut le faire. Du coup, il faut commencer à réfléchir.

Alors du coup, pour essayer d'aborder le sujet, il y a un auteur qui, - pour proposer une première lecture, maintenant vous verrez bien si ça vous rejoint ou pas, ou s'il faut trouver autre chose pour se mettre au clair là-dessus -, il y a un auteur qui, moi, m'a beaucoup inspiré, qui est connu dans le monde de la philosophie. C'est. Vous connaissez sans doute le nom. Emmanuel Levinas

Dans un ouvrage qui s'appelle « *Totalité et infini* », il propose des grilles de lecture qu'on peut utiliser. Ce n'est pas son objectif à lui. Si vous lisez le bouquin, vous allez être déçu parce qu'il ne parle pas d'institution. Indirectement, mais bon, ce n'est pas son objet. Mais il donne des outils pour comprendre l'importance des institutions, c'est-à-dire pourquoi ce n'est pas par hasard que les humains s'en donnent.

Donc, du coup, il permet de comprendre l'enjeu pour les humains.

Alors, comment ça fonctionne ? Vous allez voir, on va faire un détour. Donc, vous allez peut-être, pendant quelques minutes, avoir l'impression que : mais de quoi il nous cause, le gaillard ? Ça n'a rien à voir avec notre sujet.

Il faut d'abord poser des bases et vous allez voir qu'à un moment donné, on va en revenir aux institutions.

Et c'est vrai que ça vous donne une des clés. Je ne prétends pas que ça épuise le sujet, mais c'est une des clés d'une institution.

Le point de départ que se donne Lévinas, c'est une question. Cela vous met déjà sur la piste, ceci dit.

Sa question, c'est : comment on fait pour aider un humain à devenir humain ?

C'est une question massue, évidemment ; c'est-à-dire comment on aide un humain à déployer, - parce que ce n'est pas donné à la naissance, malheureusement, sinon ce serait plus facile -, à déployer ce à quoi il est destiné en tant qu'humain, pas en tant qu'il devient quelqu'un qui exerce tel métier. Ce n'est pas de ça qu'on parle ici. C'est en tant qu'humain.

Donc, on vient au monde, on est un bébé. Et comment on fait pour ne pas détruire cet humain, mais faire en sorte qu'il déploie ce qui est spécifique à l'humain qu'il est ?

Pour essayer de comprendre comment ça se joue, - donc c'est là que je fais un détour -, il donne des exemples qui vont partir notamment de la naissance. On recommence tôt dans l'affaire ! Et il dit : c'est quoi la naissance ?

La naissance, c'est mettre au monde un enfant.

Alors, évidemment, les philosophes font ça parfois, on va prendre l'expression au pied de la lettre, « mettre au monde un enfant ». Eh bien, mettre au monde un enfant, c'est l'exécuter, c'est le mettre à mort.

Pourquoi ? Pour la raison suivante : si vous prenez l'expression au pied de la lettre, tout simplement parce que quand vous avez expulsé un bébé, le voilà au monde, dans le monde.

Et on devrait pouvoir rajouter, si on devait décrire la situation absurde, - parce que ce n'est pas comme ça que ça se passe dans la vraie réalité -, mais si c'était ça naître, il serait maintenant chose parmi les choses du monde.

Et si vous le laissez dans cet état-là, vous savez que dans quelques heures, peut-être une journée ou deux, il est mort. Même pas deux journées.

Donc, mettre au monde, expulser pour que l'individu soit désormais une chose au milieu des choses, il est né, oui, mais il est condamné à mort.

La question de Levinas, c'est : qu'est-ce qui fait qu'il va continuer à vivre ? Qu'est-ce qui fait que vous, moi, nous tous ici, nous avons pu continuer à vivre ?

Alors là, le truc qui est génial chez Lévinas, - c'est à la fois une évidence, mais il fallait quand même arriver à le dire ; à le voir tellement c'est évident, on ne le voit pas, évidemment -, il dit que ce qui fait que nous demeurons vivants et que nous avons une chance de pouvoir grandir, nous déployer, c'est tout simplement le fait qu'il y a quelqu'un qui nous a arraché du monde pour nous prendre dans ses bras. Et c'est ça qui fait qu'un enfant a une chance de vivre.

Alors, c'est plus que ça. Ce n'est pas simplement le fait de ne pas rester dans le monde, le fait qu'on m'ait arraché du monde pour me prendre dans des bras, - que ce soit la mère ou quelqu'un qui jouera le rôle, ça peu importe, ici, il n'y a pas de débat majeur -, mais que quelqu'un le fasse ! Donc, non seulement, ça donne une chance à cet enfant de pouvoir continuer à vivre, mais deuxièmement, et c'est ça qu'il faut comprendre, ça lui donne une chance de pouvoir se construire, donc s'édifier, si vous voulez, s'élever comme sujet.

Alors pourquoi ? Pour la raison suivante, parce que qu'est-ce que c'est qu'être un sujet ?

Donc, vous êtes un sujet, plus exactement, ce qu'on est en train de dire ici, vous êtes devenu un sujet, on ne naît pas sujet, on le devient. Ce qui vous est le plus commun quand vous vous décrivez vous-même est, oui, je suis un sujet, je sais bien que j'en suis un, etc.

On a oublié, nous, on l'est tellement, on a eu la chance de pouvoir l'être tellement, on ne voit plus que ça dépend de conditions qui ont été remplies. Et malheureusement, on peut vous donner des contre-exemples où on vérifie qu'effectivement, si ces conditions ne sont pas remplies, ça vous donne un être humain, mais où la capacité de devenir sujet a été détruite.

Donc, ce n'est pas faux. On a les contre-exemples qui permettent de se dire, aïe, aïe, aïe, ce n'est pas qu'une idée de philosophe.

Dans la vraie vie, on voit que c'est comme ça que ça fonctionne.

Alors donc, qu'est-ce que c'est qu'être sujet ?

Il y a une caractéristique qu'il faut relever ici par rapport à notre point de départ, c'est qu'être sujet, ce que vous vivez donc spontanément, c'est être capable de se tenir face au monde et face aux autres.

Vous vous sentez sujet quand vous vous dites, par exemple, je suis ici et je ne me confonds pas, évidemment, d'abord avec les autres personnes qui sont dans la salle. Et je ne me confonds pas non plus, évidemment, avec les murs, les chaises, etc.

En fait, être sujet, c'est « je suis là ». Et autour de moi, en face, face à moi, il y a les autres avec qui je ne me confonds pas et il y a le monde avec qui je ne me confonds pas.

Donc, c'est bizarre cette affaire-là, mais se construire comme sujet, c'est-à-dire être capable de se tenir face aux autres et face au monde, eh bien, c'est quelque chose qui s'acquiert.

Vous voyez, l'opposé, ce sont des gens qui se disent quand ils font le bilan de leur vie, quand ils n'arrivent pas à se positionner comme sujet : dans le fond, je dois bien constater que je n'ai été que le produit de mon siècle !

Des gens qui disent : quand je regarde ce que j'ai vécu, j'ai fait ce que mon époque m'a dit qu'il fallait faire. Dans ce cas-là, vous êtes un objet. Donc, je ne suis que le résultat de l'histoire que j'ai vécu. Je ne suis que ce que les autres ont fait de moi. Je ne suis que... C'est passé tellement vite et qu'est-ce que j'ai vécu ? J'ai fait ce qu'on m'a dit. J'ai été à l'école et ceci et cela.

Du coup, vous n'avez jamais été sujet dans cette affaire-là.

Il ne suffit pas d'avoir eu une mère. Il faut encore que cette mère ait fait son travail qui fait qu'on peut se positionner face à ce que le monde demande, face à ce que les autres demandent, de telle manière que vous ne soyez pas l'objet des attentes des autres, mais de telle sorte que vous puissiez rentrer en relation avec les autres.

Pour qu'il y ait relation entre deux humains, il faut que ces deux humains ne se confondent pas et ne se comprennent pas à partir de l'autre. Je suis ce que l'autre veut que je sois. Dans ce cas-là, je suis son objet.

Dans le mouvement de la naissance et surtout dans le mouvement de reprendre un enfant dans le monde, on le met à distance du monde, on le met à distance des autres qui pourraient le traiter n'importe comment, le tuer, le détruire, l'exploiter, tout ça. On le met à distance et ça marche ou ça ne marche pas. On lui donne la chance, en tout cas, de pouvoir se construire comme étant face à tout ce qui existe, et être sujet.

C'est notamment, il n'y a pas que ça, mais c'est notamment avoir cette capacité de se tenir face à, pour, si vous voulez le dire ainsi, pour devenir quelqu'un sur qui on peut compter, qui n'est pas une girouette qui dit oui, qui dit non en fonction des circonstances, mais qui est capable de s'engager parce qu'il est ancré en lui-même. Voilà, c'est un peu ça l'idée.

Maintenant, on va retomber sur une ambivalence d'abord avant que d'arriver aux institutions.

Comment la mère ou la personne qui va jouer le rôle de mère, comment elle fait ? Parce qu'il ne suffit pas de dire qu'on reprend l'enfant dans ses bras et par magie, ça se fait, évidemment. Quelles sont les caractéristiques que, philosophiquement, on peut essayer de décrire qui rendent possible le fait qu'un enfant va s'édifier comme sujet, se construire comme sujet, ce à quoi il est appelé ?

C'est ça être un humain, si vous voulez, le plus humain possible.

Eh bien, il y a une petite phrase de Levinas qui dit quelque chose du genre, il dit c'est par le biais de l'accueil.

Le propre de la personne qui joue le rôle de la mère, c'est d'accueillir son enfant. Et évidemment, ça ne dit rien. Qu'est-ce que c'est qu'accueillir son enfant ?

Et voilà la petite phrase bizarre que dit Lévinas à un moment donné. Il dit : c'est la capacité d'être une présence, forcément, mais sur le mode de l'absence. Bonne chance avec ça !

Donc, l'accueil, accueillir quelqu'un, c'est être capable d'être une présence, mais sur le mode de l'absence. Et donc, vous voyez évidemment l'affaire parce que c'est une contradiction. Soit je suis là, soit je ne suis pas là. Cela renvoie de nouveau à une ambivalence. Comme c'est impossible, on ne voit pas comment on peut être les deux.

Ça veut dire que dans toutes nos relations, si vous avez eu des enfants, vous pourriez peut-être le retrouver dans votre expérience de parent. C'est vrai que le dilemme pour les parents, c'est : est-ce que je n'en fais pas trop ? Trop de présence. Ou est-ce que je ne me suis pas trop effacé ? Trop d'absence. Et quoi qu'il se passe, après 20 ans de psychanalyse, votre enfant vous le reprochera.

Il trouvera effectivement que vous n'avez pas été suffisamment présent quand il en avait besoin ou que vous n'avez pas arrêté de l'embêter. Vous étiez toujours sur son dos.

Donc, c'est un équilibre, et c'est ce qu'on a raconté avec les institutions.

En philosophie, on vous dira, c'est cette histoire d'ambivalence avec laquelle il faut faire. Il ne faut pas vouloir y échapper. Donc, on vous dira parfois dans le jargon des philosophes, c'est un invariant anthropologique, c'est-à-dire, c'est lié à notre nature humaine, si vous voulez.

Il faut faire avec et on retrouve ça partout, en tout cas dans bien des expériences.

Pourquoi une présence sur le mode de l'absence ? Une présence parce que, on le devine, c'est évident, quand on est accueilli, c'est toujours par quelqu'un qui est là. Il faut que la personne qui est accueillie soit présente.

Alors, c'est même pire que ça. Chez Levinas, on comprend que ça va un peu plus loin.

Cette présence qui accueille, elle doit être puissante. Alors, pourquoi est-ce qu'elle doit être puissante ? Parce qu'elle doit être capable de tenir le monde à distance. Donc, il ne faut pas que ça soit une présence gentille, molle, douce, etc.

Non, il faut que ça soit une présence qui, si vous voulez, pour le dire autrement, ouvre un espace sécurisé où le monde ne menace plus.

Et donc, il faut être capable de dire non. Il faut être capable de se battre pour empêcher que le monde réduise l'enfant à un objet.

C'est quelque chose qui demande de l'énergie, si vous voulez. Ce n'est pas simplement le fait que je suis là pour t'accueillir.

Et puis, pourquoi une absence ? Vous le devinez. Le problème, c'est que quand on est présent, on peut être trop présent. Donc, imaginez que je vous invite chez moi, on rentre dans mon salon et vous vous attendez donc à pouvoir vous asseoir.

Et puis, au moment où je vois que vous vous abaissez pour vous asseoir dans un fauteuil, parce que je ne vous ai encore rien dit, je vous dis « Ah non, surtout pas ce fauteuil-là ! ». Vous voyez ? Donc, je fais la loi partout. Et puis alors, du coup, vous vous asseyez sur la chaise à côté ou dans le fauteuil à côté. « Non, mon Dieu, celui-là, surtout pas ! ». Et finalement, j'occupe tout l'espace avec mes désirs, mes peurs.

Imaginez que vous soyez pris dans un truc comme ça. À un moment donné, vous ne vous sentez pas accueilli. « Je ne peux m'asseoir nulle part » !

Donc, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que pour accueillir quelqu'un, il faut être là. Mais c'est vrai qu'il faut être là sur le mode de l'absence, c'est-à-dire qu'il faut être là et en même temps se retirer pour laisser une place à l'autre. L'absence, c'est ça.

Comment être présent sans tout envahir de façon à ce que l'autre puisse vraiment se sentir accueilli chez quelqu'un ? Présence, mais qui lui laisse une place. Dans le langage ordinaire, quand on ne fait pas de philosophie, on dira « fais comme chez toi ». Et pourtant, on n'est pas chez soi.

Mais c'est ça, c'est cette espèce de drôle d'alchimie. Vous voyez, ambivalence ?

Donc, comment ne pas envahir trop l'espace, mais comment ne pas se retirer non plus au point de ne plus être là ? Comment jouer avec cette juste distance dans nos relations ?

Cela veut dire quoi ? Ça veut dire ceci, ce que vous devez retirer comme moi, ce que Levinas m'aide à penser, c'est un enseignement qui est très important : pour devenir sujet, ce qui est quand même curieux, c'est que nous n'avons plus l'aide qu'en passant par un autre qui nous a accueilli.

Donc, si vous voulez savoir qui vous êtes, la question que vous devez vous poser, ce n'est pas de méditer à l'infini sur votre petite vie ou votre grande vie, - peu importe, ici, il n'y a pas de jugement de ma part -, mais vous devez simplement vous demander qui est caché derrière moi

? Parce que se connaître, c'est connaître l'autre qui fait que vous existez et qui vous a permis d'exister comme sujet ou qui vous a empêché de pouvoir exister comme sujet, puisqu'il y a des mères ou des gens qui jouent le rôle de mère qui détruisent, évidemment.

Si on n'est pas bien, si on est en souffrance, etc., ça ne sert à rien de réfléchir pendant des heures. Enfin, ça ne sert à rien, si, il faut le faire, mais ça ne suffit pas de réfléchir sur sa souffrance, de méditer cette souffrance et pourquoi je ne me sens pas bien. Pourquoi j'ai le sentiment de ceci, de cela, du désespoir, de la tristesse.

Vous devez vous demander, mais quelle est la relation qui m'a mis dans cette situation ? Et on vous dira dans ces perspectives-ci, c'est peut être cette relation. Donc, ce n'est pas par rapport à soi, c'est cette relation qu'il faut travailler, évidemment, puisque c'est par elle qu'on est venu au monde et qu'on a eu la possibilité d'exister tel qu'on est. Et puis, le monde a continué à nous changer, évidemment.

Voilà ce qui s'y joue de magique chez les humains, c'est le fait d'être accueilli. Maintenant, comment on fait quand on est adulte, puisque c'est un acquis, cette affaire-là ? On a pu peut être bénéficier d'une relation qui nous a permis d'être sujet. Mais comme c'est un acquis, vous pouvez le perdre. C'est jamais gagné d'avance et ce n'est jamais assuré.

Vous pouvez, pour le dire simplement, avoir des relations qui suivront, qui vont vous casser et vous détruire. Donc, c'est vrai que ce n'est jamais gagné d'avance.

Du coup, comment, dans notre vie ordinaire, nous faisons pour essayer de, de nouveau, ne pas nous réduire à la violence du monde et nous en extraire de façon à pouvoir nous reconstruire comme sujet, de façon à ce que nous puissions retourner dans le monde ?

Mais retourner comme sujet et pas simplement comme force de travail exploité, par le monde, par exemple.

Eh bien, vous le vivez. C'est pour ça que je vous en parle.

Ce n'est pas encore les institutions qui interviennent ici, mais tout simplement quand vous habitez quelque part. C'est vrai que quand vous êtes chez vous, vous n'êtes plus dans le monde. Et c'est même pire que ça. Quand vous êtes chez vous, le monde a intérêt à rester dehors.

Vous voyez, le jeu du chez-soi, et dans toutes les cultures, vous avez ça. C'est vraiment quelque chose d'important pour les humains.

C'est mis en scène différemment, si vous êtes un nomade, par exemple, etc. Mais même les nomades, quand ils sont dans le désert, le soir venu, ils redéployent la tente. Ils se mettent sous la tente et le monde est dehors.

Le propre du monde, c'est d'être dehors. Mais si vous dites : le monde, c'est d'être dehors, ça veut dire qu'il y a un dedans quelque part, par opposition. Eh bien, le dedans qui vous permet de sortir du monde et où là vous pouvez faire ce que vous voulez parce que vous êtes précisément chez vous, c'est le chez-soi, que ce soit une caravane, que ce soit une voiture. Pour les SDF, là, malheureusement, c'est un échec. Mais ils essayeront encore, parfois, de se mettre à l'abri de cartons qui les isolent du monde. Oui, c'est impossible de dormir, à moins que vous soyez complètement bourré, comme ça dans un parc à la belle étoile.

On essaye toujours de sortir du monde pour avoir l'impression de pouvoir s'abriter, se sécuriser et, dira Lévinas, ce n'est pas qu'une question de sécurité, c'est aussi se reconstruire un peu dans un rapport à soi ici, pour pouvoir essayer de rester un peu sujet, si vous voulez. Ne pas être que ce que le monde me demande ou m'impose d'être !

Donc, le chez-soi, c'est quelque chose qui est très, très important. C'est pour ça qu'on en fait un droit inaliénable et que le chez-soi est reconnu comme un lieu inviolable. Parce que si je m'attaque à votre chez-vous, - on rentre, on vous vole ou je ne sais pas quoi -, vous ne vous sentez plus chez vous.

Et il y a même des gens qui vous disent : quand on est cambriolé, par exemple, on se sent violé. Alors, on dira, non, c'est la maison qui a été touchée, ce n'est pas toi, donc arrête un peu, ou l'appartement qui a été visité. Enfin, il ne faut pas dire des trucs pareils, mais le sentiment est là. Donc, le chez-moi, c'est ce qui me permet d'être sujet. Vous touchez à mon chez-moi, c'est moi que vous touchez. C'est un drôle de truc, ce n'est pas rationnel, mais c'est vécu.

Donc, ça, c'est la première manière qu'on a dans toutes les cultures de déployer un lieu qui est un lieu qui n'appartient pas au monde.

Et ça me permet, quand mes parents sont décédés par exemple, de pouvoir continuer à faire ce petit jeu où il y a un lieu qui m'accueille et dans lequel je peux redevenir sujet parce que je ne suis plus sous l'emprise du monde. Quand j'étais enfant, c'était les bras de ma mère ou de mon père ou de quelqu'un d'autre, selon les circonstances. Adultes, ces bras ne sont plus là, mais j'ai besoin de répéter tous les soirs ce petit jeu là quand même.

Maintenant, imaginons que le chez-soi soit détruit, soit un enfer. Imaginez un couple, par exemple, où un des deux détruit l'autre. Donc, quand je rentre chez moi, je ne me sens plus chez moi. Même le chez-soi peut disparaître, évidemment.

Dans les cultures occidentales, ce que l'on a fait, c'est pour ceux qui n'ont plus aucun endroit où s'abriter, où échapper au monde, où échapper au regard du monde.

Eh bien, ce qu'on a encore inventé dans la culture occidentale, ce sont des institutions.

Donc, la mission d'une institution, c'est quoi ? (Je vais vous donner des exemples après.)

Le propre d'une institution, c'est d'offrir un lieu où les gens peuvent échapper au monde pour se construire comme sujet. C'est à ça que ça sert.

Et donc, vous pouvez le faire comme vous voulez. La forme, on s'en fout, du moment que, - je vais reprendre le vocabulaire du premier exposé -, du moment que l'instituant s'y retrouve.

Et c'est quoi la vocation ? Ce qui devrait nous animer ?

C'est donc d'offrir un lieu où des gens qui peuvent très facilement être réduits à n'être plus qu'une force de travail, un fardeau pour la communauté ..., définie par le monde, peuvent échapper au regard du monde, aux pressions du monde, à la violence du monde.

Et alors, c'est ça qui est important : dans une relation, et par une relation qu'offre cette institution, se reconstruire comme sujet.

Alors, je vous donne trois exemples pour illustrer ça.

Donc, ce serait une manière de dire ce qu'est le cœur de toute institution, association, etc., qui prétend faire œuvre d'institution.

1er exemple, l'école. L'école est une institution. Dans la tradition qui est la nôtre, c'est une institution.

Au XIXe siècle, dont nous sommes les héritiers, les enfants sont une force de travail, pour les champs ou pour les mines. Comment peut-on aider les enfants qui sont donc réduits à n'être

qu'une force de travail ? Comment on peut les aider à devenir humains ? Donc, c'est-à-dire, dans le sens où on en a parlé ici, sujet.

Là, ils sont réduits à l'état d'objet. Et on peut le comprendre avant que de juger. Nécessité fait loi. Les temps sont durs, et toute main-d'œuvre est toujours la bienvenue, évidemment. Donc, on a des enfants, et on a des enfants notamment pour ça aussi.

Voilà, les conditions font qu'on réduit les gens à ce qui est utile pour la communauté, et ils ne sont plus qu'une force de travail.

Eh bien, voilà qu'est né le projet. - On l'avait déjà avec les monastères avant, etc.-. Voilà qu'on a imaginé que, si on veut aider les enfants à pouvoir se construire comme sujet, il va falloir les isoler du monde du travail.

Donc, on va offrir des lieux où les enfants vont se rendre et où les lois du monde n'existent plus. Et quand ils sont là, c'est bien dans une relation avec un instituteur, avec un professeur, avec un maître, avec quelqu'un qui va aider à construire une personne sur le plan des compétences, du savoir, etc., avec une mission précise.

Donc débat dans la société d'aujourd'hui. Avec ce machin-là (le GSM) qui rentre dans les écoles, par exemple, est-ce que le monde ne fait pas intrusion dans les écoles de telle sorte que les écoles ne sont plus ce lieu où on peut se reposer des sollicitations du monde pour être disponible pour apprendre ?

Alors, la bonne idée de nos politiciens, parce qu'il faut bien être à la mode, c'est même d'introduire les ordinateurs dans les écoles.

Donc, ce n'est pas simplement que vous venez avec votre GSM, ça, on ne vous le demande pas, voire on va vous l'interdire, mais on va vous donner les ordinateurs !

Vous voyez, est-ce qu'on est sûr que c'est une bonne idée ?

C'est un débat, donc je ne dis pas que c'est non, mais c'est vrai qu'il y a un enjeu là-dérrière, c'est que si le propre d'une institution, c'est de pouvoir donner un lieu sacralisé, où le monde n'a pas droit d'entrer parce qu'il faut se construire d'abord pour aller ensuite dans le monde, - donc, il ne s'agit pas de se couper du monde, ça, ce serait la dérive, évidemment, mais d'abord pouvoir se ressourcer et se construire -, ce sont des lieux qui, peut-être, doivent faire très très attention à toutes les sollicitations du monde qui essayent, évidemment, de s'emparer de cette dimension-là.

Pour que vous compreniez le caractère sacré des écoles, par exemple, quand, dans la guerre à Gaza, vous avez les Israéliens qui bombardent les écoles, pourquoi ça nous indigné ? On pourrait se dire, après tout, c'est jamais qu'un bâtiment comme les autres. Mais parce que c'est une école ! Vous voyez, il y a quelque chose là où, l'école c'est hors-jeu, ça ne fait pas partie du monde, c'est justement ça, sa vocation. Donc, c'est là une faute grave.

Deuxième institution, c'est évidemment l'hôpital.

Quand je suis malade et que, même chez moi, je n'arrive plus à me ressourcer, me reconstruire, il faut bien que j'aille ailleurs, dans un lieu qui, lui aussi, est sacralisé. Donc, normalement, les guerres, les ennemis ne peuvent pas attaquer les hôpitaux.

C'est un lieu hors du monde où, là, je peux me poser et, dans une relation, de nouveau une relation !, qui est une relation de soins, pouvoir me reconstruire.

Question, la même, est-ce que vous êtes sûr que les hôpitaux, c'est encore ça ?

Le cœur même de métier d'une institution hospitalière, c'est d'être hospitalière, d'accueillir et de soigner.

Mais quand il s'agit de faire du chiffre, vous rentrez dans autre chose.

Dernier exemple que je vous donne pour en venir enfin à notre affaire. L'Église, c'est une institution et quelle est sa vocation sous la forme particulière qu'elle se donne ?

C'est précisément, là aussi, - et là aussi on ne peut pas normalement bombarder les églises, les mosquées, etc.- des lieux sacrés, hors du monde, et qui nous aident, à chacun d'entre nous, de pouvoir, en nous mettant à distance du monde, avant que d'y retourner, de pouvoir nous recueillir en nous-mêmes et de nous élever dans une relation à une transcendance.

Qu'on l'appelle Dieu, Yahvé, Allah, ça, peu importe ici pour l'instant, mais c'est d'être ce lieu particulier où cette relation peut exister.

Quand je suis dans le monde, je suis bouffé par lui et je n'ai pas le temps pour ça. Donc, il faut des lieux où je puisse effectivement m'édifier.

Donc, si on se demande, est-ce qu'il faut des institutions ? Bien sûr que oui. Pourquoi ?

Parce que c'est une des façons, il n'y a pas que ça, mais c'est une des façons pour que des humains restent humains. Et pire que ça, pour qu'ils puissent s'édifier comme humains.

Ce n'est pas simplement qu'on est humain et puis on le resterait, mais pour pouvoir se construire comme humain.

Et donc, quels que soient maintenant les enjeux qu'il y a dans les institutions, cette ambivalence dont on a parlé, du moment qu'on ne perd pas de vue le cap qui est : quel que soit le mode d'organisation qu'on va se donner, il ne peut pas rentrer en contradiction avec le fait qu'il s'agit d'aider des humains à devenir des humains, et dans le cadre de l'Église, de s'édifier dans une relation à une transcendance, de rendre cette relation possible, du moment que ce cap est préservé, vous ne vous éloignerez jamais du juste.

Mais si l'enjeu, ça devient, par exemple, des enjeux de pouvoir, là, ce sont des préoccupations mondaines où le nombre de croyants devient une statistique qui permet donc de défendre une place dans le concert des religions.

Là, vous êtes ravalé dans des considérations mondaines et vous perdez l'enjeu. Les croyants ne sont plus qu'un chiffre qui permet de se positionner. Et donc, une Eglise, une institution religieuse, c'est précisément dire, vous jouez comme vous voulez, si vous voulez, ça, c'est le problème du monde.

Mais l'Église, c'est pas ça. C'est justement de dénoncer ça pour que les humains restent des humains. Voilà.

